

Mystiques politiques et divinisation du chef

Autor(en): **La Harpe, Jean de**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **23 (1935)**

Heft 95

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-380271>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

MYSTIQUES POLITIQUES ET DIVINISATION DU CHEF (1)

Dans son livre profond et suggestif, *Les deux sources de la morale et de la religion*, M. Bergson, opposant avec force l'universelle acceptation d'une loi à la commune imitation d'un modèle, se demande : « Pourquoi les saints ont-ils ainsi des imitateurs, et pourquoi les grands hommes de bien ont-ils entraîné derrière eux des foules ? Ils ne demandent rien et pourtant ils obtiennent. Ils n'ont pas besoin d'exhorter ; ils n'ont qu'à exister : leur existence est un appel » (p. 29), ce fameux « appel du héros », suivant la forte expression de l'auteur.

Mais, à côté des mysticismes exclusivement religieux, il existe d'autres formes de mystiques, politiques et sociales ; les unes enfantent des saints, les autres des chefs qui seront sacrés dieux. On trouve à la base de toutes les institutions sociales des croyances religieuses, mais ce n'est pas d'elles que nous nous occuperons ici ; nous limiterons notre étude au problème spécial, particulièrement actuel, de la divinisation du chef sous l'influence d'une mystique collective. Nous commencerons donc par une esquisse, aussi scrupuleuse que possible, des formes antiques et modernes de la divinisation du chef ; nous analyserons ensuite quelques formes contemporaines ; nous nous réservons enfin, après cet examen historique et sociologique, de nous élever au-dessus de notre ouvrage pour en confronter les résultats avec les exigences de la tradition chrétienne.

(1) Conférence faite à Genève et Neuchâtel, en janvier et février 1935, sous les auspices des « Amis de la Pensée protestante ».

I

Imaginez des sociétés archaïques, que nous qualifierons de « primitives » par convention, tantôt fort éloignées de nous dans le temps et situées aux origines obscures de notre civilisation occidentale, tantôt toutes proches de nous dans la durée comme celles que révèlent les documents de l'ethnographie contemporaine.

Les plus archaïques qu'on ait découvertes et décrites, dans le continent australien, dans la sylve équatoriale, en Amérique du Nord, jusqu'aux confins asiatiques et dans le continent noir, passent par deux stades qu'on retrouve aux origines de nos sociétés occidentales.

Les plus anciennes présentent l'aspect que voici : un troupeau d'êtres humains, au stade économique le plus rudimentaire connu, celui de la chasse, de la pêche et de la cueillette ; elles sont gouvernées par d'imprescriptibles traditions, administrées par de vagues conseils de vieillards ; il n'y a qu'une autorité qui compte, celle de l'âge, et encore fort chancelante, aux fonctions embryonnaires et mal définies ; on les a qualifiées pour cette raison de *gérontocraties*. Sir James Frazer les caractérise comme suit, dans son *Rameau d'or* : « La vieille idée que l'homme primitif est l'être le plus libre est le contre-pied de la vérité. Il est l'esclave, non pas sans doute d'un maître visible, mais du passé, des esprits de ses ancêtres défunts, visiteurs marchant sur ses pas depuis sa naissance jusqu'à sa mort et le menant comme avec une verge de fer » (p. 44). Asservis à de véritables réflexes sociaux et à la terreur des esprits, réduits à la plus misérable des conditions, ces êtres sont totalement dépourvus de chefs : voilà ce qui nous intéresse particulièrement ici.

A ce premier stade, lorsqu'il y a évolution, en succède un second, diamétralement opposé, celui du despotisme. Sous l'influence de conditions et grâce à des changements de structure sociale que je ne puis songer à esquisser ici, surgissent les chefs ; on dirait même un vrai foisonnement de « chefferies » qui s'affirment impérieusement. Ce processus, décrit avec soin par les ethnographes, schématisé par les sociologues, aboutit presque invariablement au type de la monarchie magico-religieuse, nécessairement mystique, souvent guerrière, quoique pas nécessairement.

Pharaons de l'Égypte thinite et memphite, rois de Sumer et

d'Akkad, de Babylone et d'Assur, rois de la Crète minoëne ou de la cité homérique, rois italiotes, plus tard rois du Mexique et du Pérou au temps des « conquistadores » espagnols, tous présentent le même trait, désespérément uniforme, celui du roi-dieu ou au moins du roi vicaire d'un dieu. Donc, aux origines de l'organisation étatique, la divinisation du roi est un phénomène universel, auquel je ne sache pas d'exception. Et, comme le dit fort bien Frazer, « les fantaisies et les caprices mêmes d'un tyran peuvent servir à rompre la chaîne dont le sauvage a si longtemps traîné le boulet »⁽¹⁾.

D'où provient donc le pouvoir mystique du roi ? De la magie, disent les uns ; de la religion, disent les autres. N'entrons point dans une controverse d'autant plus périlleuse qu'à ce stade magie et religion se distinguent à peine ; marquons seulement l'influence de chaque facteur.

Les rois sont d'abord de *grands magiciens* possédant diverses maîtrises : maîtrise de l'eau, car ils sont des faiseurs d'une pluie qu'ils peuvent arrêter par des recettes inverses, puisqu'ils commandent aux crues et décrues fluviales ; maîtrise du soleil, qu'ils peuvent faire briller ou voiler de nuages ; maîtrise des vents, qu'ils peuvent faire souffler ou enchaîner comme Eole dans son outre mythique. Ils exercent donc leur maîtrise sur les phénomènes naturels.

Les rois possèdent également des *pouvoirs occultes*, source probable de ces maîtrises magiques : la marche de la nature est liée à leur intégrité vitale ; s'ils venaient à perdre ces pouvoirs, le cours même de la nature en serait gravement compromis. De là vient cette habitude très archaïque de tuer le roi lorsque ses forces déclinent ; on en retrouve une trace très nette dans l'antique histoire du prêtre de Némi que rapporte Frazer : pour briguer la succession du prêtre de Némi et recueillir son office, il fallait le tuer de sa propre main ; le successeur, à son tour, durait aussi longtemps qu'il pouvait se défendre contre de nouveaux prétendants, l'épée à la main ; un seul cheveu blanc visible sur son front scellait son arrêt de mort... Survivance très lointaine d'une époque abolie, au milieu d'une société italienne déjà policée, le meurtre du roi-prêtre de Némi est le symbole de cette coutume.

Mais, pour parer à ce sort pitoyable, les rois imaginèrent un expédient, le renouvellement de leurs pouvoirs occultes par des procédés artificiels, propres à frapper l'imagination des foules ; donnons pour

(1) *Ouvr. cité*, p. 45.

exemple cette fameuse fête Sed, qui, suivant l'interprétation de M. Moret, restituait au pharaon thinite une jeunesse nouvelle. Inutile d'ajouter que la carrière du magicien est semée d'embûches, car les superstitieux se vengent impitoyablement de ses échecs lorsqu'ils sont déçus dans leur attente ; la carrière du magicien exige donc de l'habileté, du savoir-faire, voire même de la rouerie, sans omettre une part fort importante de chance. Il en résulte une véritable sélection parmi les magiciens qui se réclament de leurs maîtrises et de leurs pouvoirs magiques pour gouverner leurs semblables.

A cela s'ajoute, parallèlement ou successivement, le facteur proprement religieux : le magicien agit directement sur les événements en vertu de ses pouvoirs propres, le prêtre agit sur eux par l'intermédiaire des volontés surnaturelles et mystérieuses qui les gouvernent. Cela représente, selon nous, un stade déjà plus évolué ; mais, une fois encore, passons sur cette controverse redoutable ! Le prêtre sera donc l'intercesseur des hommes auprès des dieux et le roi tendra à devenir l'unique médiateur entre la divinité nationale ou locale et ses sujets. C'est alors que surgit le fameux roi-prêtre, détenteur en Grèce, par exemple, des « thémis », c'est-à-dire des secrets divins de la justice. Qu'il s'agisse de l'organisation « gentilice » qui règne dans le nord méditerranéen ou des grands empires d'Égypte et de Babylone, c'est partout le même principe mystique qui consacre le chef : celui-ci est un dieu ou le vicaire d'un dieu, parfois même il est impossible de distinguer entre les deux.

Un seul exemple suffira à illustrer cet événement politico-social, celui des pharaons memphites d'Égypte ; le culte des pharaons est étroitement associé à celui du dieu solaire Râ, avec lequel ils communiquent en vertu d'un privilège exclusif ; le pharaon, seul, bénéficie après sa mort de l'immortalité que lui confèrent les rites osiriens d'apothéose. « Au début de la III^e dynastie », écrit M. Moret, « les rites funéraires sont cristallisés autour de la personne royale. De même qu'il n'y a plus qu'un seul chef, de même il semble qu'il n'y ait plus en Égypte qu'un seul mort qui compte : c'est le pharaon. Ce cadavre royal, il faut le défendre, le faire revivre, assurer sa durée éternelle, car avec son sort se confond la destinée de toute la race, dans la lutte contre la mort. »⁽¹⁾

De la justesse de cette interprétation témoignent les gigantesques pyramides de Khéops, Khéfren et Mykérinos, pour ne citer que les

(1) *Le Nil et la civilisation égyptienne*, Paris, 1926, p. 194 s.

plus grandioses. Qu'on songe à la masse colossale des matériaux dressés vers le ciel où trône Râ, qu'on évoque le prodigieux labeur collectif que comporte pareil effort en regard de la modicité des ressources techniques du temps, on demeurera confondu devant ce témoignage de divinisation qui passe même l'imagination des modernes. « Alors », concluons-nous avec M. Moret, « on prendra conscience de la puissance matérielle et de l'autorité morale du pharaon ; on pénétrera mieux la mentalité de ce peuple qui travaille au salut d'un seul homme ;... on comprendra quel respect religieux courbe tout un peuple devant le cadavre royal, vainqueur de la mort, grâce à Osiris, protecteur de son royaume par delà le trépas. »⁽¹⁾.

II

Mais à ce processus de divinisation monarchique correspond un processus inverse, que nous appellerons processus de rationalisation. C'est dans l'Etat-cité, sur les rives septentrionales de la Méditerranée, qu'il se développe spontanément. La cité est un petit Etat qui tend à s'urbaniser, dont l'évolution a déjà frappé par son uniformité les écrivains et les philosophes antiques ; il s'éloigne progressivement et par étapes de l'originelle monarchie magico-religieuse, à laquelle succède le gouvernement aristocratique des grands propriétaires fonciers. Lorsque le développement économique est suffisant et que surgit une nouvelle forme de richesse, la richesse mobilière et commerciale, les enrichis du commerce pactisent avec l'ancienne noblesse et forment un gouvernement oligarchique, qui est resté célèbre pour la cruauté de ses guerres civiles. Lorsque les partis sont épuisés, ils s'en remettent à la raison d'un sage, Dracon, Lycurgue, Solon, Zaleucos, Charondas, etc., pour édicter des lois et trancher leurs querelles. Puis, dans tous les grands ports de la Méditerranée du nord-est où s'est installé une sorte de régime précapitaliste, surgit la démocratie, après l'intermède plus ou moins prolongé des tyrannies.

Si ce processus est particulièrement net en Grèce, on le retrouve en Egypte sous des formes affaiblies ; les statues de pharaons du nouvel Empire perdent leur caractère de majestés divines. « Les statues des rois de ce temps », dit encore M. Moret, « portent la trace de cet effort de la pensée : la physionomie est intelligente, parfois

(1) *Ouvr. cité*, p. 202.

anxieuse, amèrement creusée par le souci des affaires publiques, en contraste frappant avec les figures placides, majestueuses des pharaons de l'ancien Empire qui ne connaissaient pas de limites à leur autorité divine... Ce n'est plus le roi seul qui constitue l'Etat ; l'Etat, c'est la population entière.»⁽¹⁾ Mais, alors que la tradition des rois-dieux se meurt en Occident, elle ne fait en Orient que s'adapter aux conditions nouvelles. Par une voie lente et sûre, il est vrai, tout le régime de la cité semble s'éloigner de ses origines mystiques et tendre vers des formes de gouvernement plus positives et rationnelles ; le roi a perdu dans les cités grecques son caractère politique, il n'est plus qu'un grand-prêtre à titre viager, lorsqu'il n'est pas, comme à Rome, dépossédé de ses principales attributions et réduit au rôle très effacé de « rex sacrificulus ».

Mais à un moment donné, lorsque l'Etat-cité décline au profit des grandes concentrations impériales, lorsque cette forme de gouvernement dégénère, le processus de divinisation reparaît et refoule les tendances rationnelles de la cité antique. Ce fut le cas dans la Grèce du IV^e siècle, où la tyrannie « ressuscite grâce aux idées nouvelles », remarque M. Glotz, « qui admettent pour seule règle l'intérêt personnel, pour seule preuve de mérite ce signe certain de protection divine, le succès ». Dans la cité qui décline se crée l'atmosphère favorable à la renaissance du pouvoir personnel et à la résurrection des puissances mystiques. Isocrate ne promettait-il pas au vainqueur de Chéronée, « en termes formels, que la conquête de l'Asie lui vaudrait comme récompense l'apothéose ? L'idée grecque », ajoute M. Glotz, « était toute prête à rejoindre l'idée orientale pour donner naissance au culte du roi »⁽²⁾. Telles sont les tendances auxquelles la conquête d'Alexandre, sacré dieu par l'oracle d'Ammon, a donné leur plein épanouissement. M. Jouguet, dans son bel ouvrage sur *l'Impérialisme macédonien et l'Hellénisation de l'Orient*, insiste toutefois sur les résistances que la divinisation d'Alexandre rencontra auprès des Grecs et des Macédoniens. « C'est seulement dans la dernière année de son règne (324) », écrit-il, « qu'Alexandre manifesta le désir d'avoir un culte chez les Grecs. » (p. 89)

A Rome on peut signaler la même évolution ; la conquête, formidable pour l'époque, des principaux points stratégiques du monde méditerranéen a définitivement compromis le bel équilibre du III^e siècle avant l'ère chrétienne. La cité se meurt, alors que l'Empire se

(1) *Ouvr. cité*, p. 272 — (2) G. GLOTZ, *La cité grecque*, Paris, 1928, p. 452, 454.

constitue. La guerre civile, prolongée et cruelle, l'incertitude qu'elle crée partout feront le reste : le principat naissant d'Auguste pose les premiers jalons de la divinité impériale dans le culte de Rome et d'Auguste, célébré (sans parler de l'Orient) dans les quartiers de la métropole reconnaissante de la paix rendue. A mesure que l'autorité de l'ordre sénatorial fléchit, c'est la divinisation impériale qui grandit ; d'abord élevés au rang de dieux par l'apothéose, après leur mort, les empereurs finiront par se déifier de leur vivant. Les empereurs illyriens se réclameront de la divinité du Soleil, suivant la tradition des pharaons ; sous le bas Empire l'évolution est achevée : l'empereur est un dieu.

« Caché au fond de son palais, telle l'idole au sein du sanctuaire, le souverain ne daigne apparaître aux autres humains que dans des occasions rares et soigneusement ménagées. On ne l'aborde que selon les rites compliqués de la prosternation et de l'adoration... L'empereur n'est pas seulement le maître. Revêtu d'un caractère divin, il est né divin et père de dieux, *diis genitus* et *deorum creator* ; ses actes sont qualifiés de divins ; tout ce qui touche à sa personne, à celles de sa famille ou émane de son activité est sacré. » Tel est le tableau saisissant que M. Léon Homo dessine de l'empereur sous le bas Empire. Cette divinisation a passé par deux phases successives et distinctes, celle du monothéisme solaire d'Aurélien — *Sol dominus imperii Romani* — et de l'*imperium* qui en émane, puis celle des empereurs chrétiens, où la théorie change, mais où le rituel subsiste moins les sacrifices offerts à la divinité impériale. « Représentant de Dieu sur la terre, l'empereur est comme un dieu présent et corporel », conclut M. Homo⁽¹⁾.

III

L'obscur période du moyen âge serait sans doute intéressante à étudier au point de vue qui nous intéresse ici, si dès l'abord la divinisation des rois ne se heurtait à un obstacle inconnu de l'antiquité : le christianisme. Voici comment : au milieu des ruines de la souveraineté impériale d'Occident, les royaumes barbares se succèdent, rapprochant l'organisation étatique de ses lointaines origines démographiques ; mais le grand domaine a survécu à la débâcle de l'économie

(1) L. HOMO, *Les institutions politiques romaines*, Paris, 1927, p. 338 et 339.

antique et la société reprend figure organique, bien que sous la forme fragmentaire et dissociée de la féodalité : une hiérarchie de seigneuries se reconstitue sous l'égide des grands propriétaires fonciers, seigneurs de tout rang et de tout acabit, qui sont les maîtres d'une société purement agricole dans le haut moyen âge.

D'autre part, la grande religion missionnaire qu'est le christianisme a vaincu les religions et les dieux nationaux ; à l'ombre de sa croyance monothéiste, la hiérarchie épiscopale, héritière des cadres administratifs du bas Empire, s'installe et s'adapte au monde nouveau. Elle a pour chef l'évêque de Rome, le vicaire du fils de Dieu, installé sur le trône du *pontifex maximus* dépossédé ; or seul, en vertu même de son vicariat, le pape est représentant de Dieu sur la terre.

Aussi, lorsque le processus de divinisation royale renaîtra au sein de la féodalité, il se heurtera au pouvoir spirituel unique de la papauté. Invoquera-t-on l'exemple de Charlemagne ? Je le veux bien, mais la papauté est encore faible et locale ; l'empire carolingien, c'est la dernière gerbe d'étincelles que lancent vers le ciel les cendres d'une « Romanie agonisante », avant que déferlent sur l'Europe les invasions normandes et sarrasines. Si, conformément aux *Annales royales* de l'an 801, Charlemagne « fut adoré par le pape selon l'usage des anciens princes » et que, au lieu de patrice, on l'appela désormais empereur, il ne faut pas oublier que c'est du pape qu'il commença par recevoir sa couronne impériale : « Le pape Léon lui plaça sur la tête une couronne et tout le peuple des Romains l'acclama », nous affirment les mêmes annales.

Etrange adoration que celle qui consiste à adorer celui qu'on commence par diviniser, celui auquel on confère un droit à la divinisation ; plus exactement, communauté de deux pouvoirs qu'affaiblit leur dissociation et qu'un intérêt commun rapproche.

Mais, quelques siècles plus tard, il en ira tout autrement, lorsqu'éclateront successivement la querelle des Investitures, puis le gigantesque conflit du Sacerdoce et de l'Empire, enfin celui de la royauté française et du pontificat romain ; les candidats à la divinisation politique trouveront un redoutable adversaire, qui n'entend point sacrifier son prestige divin aux caprices des souverains temporels. Or cet adversaire, c'est le successeur de saint Pierre, en vertu d'une tradition dont il vaut mieux du reste ne pas examiner les titres historiques de trop près... Et l'on ne peut s'empêcher de songer à ce mot des Ecritures sur la pierre d'angle, qui prend ici un relief sin-

gulier : « Celui qui tombera sur cette pierre s'y brisera, et celui sur lequel elle tombera sera écrasé ».

L'histoire médiévale a de la sorte complètement modifié le plan même de merveilleux sur lequel les pouvoirs mystiques construisent la divinité du chef ; et c'est ce dont la royauté française moderne offre un exemple privilégié d'aboutissement final. Sous le poids de la monarchie occidentale, les puissances féodales ont dû se courber, grâce à la renaissance du commerce et de l'industrie, grâce surtout à l'appoint des nouvelles classes bourgeoises issues de cette renaissance, et cela en France comme en Angleterre. Mais c'est bien en France que la *théorie du droit divin des rois* prendra sa forme la plus éminente ; si les théologiens l'ont puisée dans le Nouveau Testament, les légistes l'ont exhumée du droit romain ; ils ont retrouvé dans ses plis poussiéreux l'antique divinité des empereurs romains ; ainsi l'Écriture et la loi humaine concourent-elles au même résultat.

Examinons la chose de plus près : de quoi se compose cette croyance collective ? De vieux résidus ancestraux et magiques tout d'abord, baignant dans la foi populaire : le fameux pouvoir guérisseur des rois ou thaumaturgie royale. Les rois d'Angleterre pouvaient par leur simple attouchement guérir des « écrouelles », qui avaient nom « mal du roi » dans le parler populaire. A la chapelle de Holyrood, le jour de la Saint-Jean 1633, Charles I^{er}, nous dit-on, « guérit d'un seul coup une centaine de patients ». Sous Charles II, la pratique eut une vogue énorme : on compte que le malheureux et bigot souverain ait attouché durant son règne près de cent mille personnes pour les guérir des écrouelles. Une seule fois, dit-on, Guillaume III d'Angleterre, homme impassible, céda à ces pratiques qu'il méprisait ; il posa les mains sur un malade en lui disant : « Dieu te donne une merveilleuse santé et plus de bon sens »⁽¹⁾. La même pratique se trouve en France dès les premiers Capétiens. Et la légende voulait que le roi tint ce pouvoir de Clovis ou de saint Marcoul. Il est à peu près certain aujourd'hui que les rois d'Angleterre n'ont fait que suivre l'exemple de leurs rivaux de France.

Une autre composante, c'est la personne même du roi qui porta cette croyance à son maximum, à savoir Louis XIV. Il avait peu d'idées personnelles, au dire de ses biographes, mais il en était une bien enracinée dans son esprit : la certitude de son pouvoir divin ; il

(1) Cf. FRAZER, *Le rameau d'or*, Paris, 1924, p. 84, et surtout M. BLOCH, *Les rois thaumaturges*, Strasbourg, 1924.

se tenait pour une « divinité visible et un vice-Dieu » ; l'éducation qu'il reçut l'y avait préparé, son orgueil fit le reste. Ce n'est pas pour rien qu'il prit le titre de « Roi-Soleil », souvenir des pharaons antiques et des empereurs illyriens. Cela correspondait du reste à une théorie fort en vogue alors, que le conseiller d'Etat Le Bret résumait en ces termes : « Les rois sont institués de Dieu. La royauté est une suprême puissance déferée à un seul. La souveraineté n'est non plus divisible que le point en géométrie ».

On sait que Bossuet fit chorus et couvrit ces prétentions de son autorité de prélat. Ainsi s'organisa à la cour de Versailles un vrai culte de courtoisie qui permit au souverain de domestiquer une noblesse passablement agitée ; ce fut fait à la façon d'Espagne ; chacun des actes ordinaires de sa vie quotidienne devint un épisode du culte offert à la majesté royale, une cérémonie publique aux détails minutieusement réglés.

Il semblerait donc qu'on assistât à la résurrection de quelque antique divinité solaire revêtant un manteau chrétien pour la circonstance. En réalité, le phénomène prend un aspect complètement nouveau, car il s'agit au moins autant d'un droit que d'un pouvoir ; or qui dit droit, dit contestation possible. Un facteur important de rationalisation juridique limite donc l'antique croyance. Mais il y a plus : le fait psychologique de la croyance au monothéisme chrétien la limite dans les esprits ; enfin les résistances pontificales lui opposent un troisième obstacle dans l'ordre des faits politiques. Des esprits chagrins comme Saint-Simon l'en raillent : « De ces sources étrangères et pestilentielles », écrit-il, « lui vint un tel orgueil, que ce n'est point trop dire que, sans la crainte du Diable que Dieu lui laissa jusque dans ses plus grands désordres, il se serait fait adorer, et aurait trouvé des adorateurs, témoin entre autres ces monuments si outrés..., sa statue de la place des Victoires, et sa païenne dédicace où j'étais, où il prit un plaisir exquis, et cet orgueil en tout le reste qui le perdit, dont on a vu tant d'effets funestes ». Il y eut sans doute à cette époque beaucoup de gens qui riaient ou raillaient sous cape, à la façon de Saint-Simon ; la part de la sincérité est bien difficile à faire en tout cela ; le fait même qu'on doive défendre et soutenir cette croyance ne parle point en faveur de sa solidité. On a l'impression très nette que la foi en la divinité du roi tourne en mode chez les grands, en crédulité dans la foule et en moyen de gouvernement chez les habiles. Elle ne repose plus sur le tuf inébranlable d'une croyance collective spontanée.

Du reste, il faut insister sur ce point avec vigueur : il s'agit d'une croyance statique, d'un legs millénaire, adapté aux exigences d'un gouvernement personnel qui prétend à l'absolutisme ; il s'agit moins d'un principe de mouvement et de progrès que d'un ordre péniblement établi à sauvegarder et de privilèges à conserver.

Et la critique du XVIII^e siècle aura vite fait de l'abattre ; le rationalisme de ce siècle n'aura, pour y tailler une large brèche, qu'à s'insérer dans le fameux droit divin et à dénoncer la pauvreté de ses titres effectifs. Notons en passant qu'il y a très loin de la pseudo-divinité d'un Louis XIV à l'admirable et ascétique figure d'un saint Louis rendant, au nom de sa notion chrétienne du droit, des territoires au vaincu qu'il estimait avoir injustement dérobés.

Il faudrait éclairer toute cette théorie du droit divin par la lecture des pages pénétrantes que Cournot consacre au XVII^e siècle français dans ses *Considérations* ⁽¹⁾ ; il y caractérise la foi du siècle, fondée « sur ce que l'esprit humain saisit de la manière la plus claire, le plan d'une sagesse suprême, le décret d'une volonté souveraine, Dieu créateur et législateur, non pas seulement l'auteur et l'ordonnateur du monde ». Ce merveilleux qui auréole le front du Roi-Soleil s'apparente singulièrement avec celui que Cournot attribue au grand siècle ; « ce merveilleux », dit-il, « auquel la raison se soumet, que les yeux de l'intelligence contemplant sans en être blessés, est un merveilleux lointain, voilé et comme adouci par l'interposition des siècles ».

Pour tout dire en un mot, la foi religieuse, de concert avec les progrès des sciences et le rationalisme des philosophes, a à la fois civilisé et stratifié l'antique croyance à la divinité des rois ; elle en a adouci les contours, étouffé le caractère d'impiété, mais aussi amenuisé la vertu propre.

IV

On admet que la Révolution française devait porter à cette croyance un coup de mort : n'a-t-elle pas érigé la Raison en déesse ? Il ne faudrait point toutefois se laisser séduire par les analogies verbales : le culte de la raison est un mysticisme parce qu'il est un culte et malgré qu'il invoque la divinité qu'il dénomme Raison. Sans doute les effets lointains de la Révolution furent-ils rationalisateurs : monar-

(1) COURNOT, *Considérations...* Ed. Boivin, Paris, 1934, p. 296 et 301.

chie constitutionnelle et parlementaire, même l'empire plébiscitaire, la république surtout, tout cela s'éloigne nettement et à grands pas des formes semi-mystiques que représentaient les grandes monarchies occidentales d'avant quatre-vingt-neuf. Mais les premiers effets de la Révolution furent d'ordre mystique.

Je songe à ces réflexions qu'Anatole France prête à l'un des personnages de son roman *Les Dieux ont soif*, le ci-devant Brotteaux, passablement anticlérical : « Il déplorait que les jacobins voulussent remplacer la religion chrétienne par une religion plus jeune et plus maligne, par la religion de la liberté, de l'égalité, de la république, de la patrie. Il avait remarqué que c'est dans la vigueur de leur jeune âge que les religions sont le plus furieuses et le plus cruelles, et qu'elles s'apaisent en vieillissant. Aussi souhaitait-il qu'on gardât le catholicisme, qui avait beaucoup dévoré de victimes au temps de sa vigueur, et qui, maintenant, appesanti sous le poids des ans, d'appétit médiocre, se contentait de quatre ou cinq rôtis d'hérétiques en cent ans » (p. 215).

La Révolution française a donc créé l'atmosphère mystique où allait ressurgir un vieux culte éteint, celui des héros ou demi-dieux helléniques et romains, dans la personne de Napoléon Bonaparte, premier consul, puis empereur ; au culte classique des rois va se substituer celui du « surhomme », autour duquel Nietzsche brodera en plein dix-neuvième siècle un nouveau mythe philosophique dans *Also sprach Zarathoustra*.

Je me bornerai ici à caractériser les circonstances sociales de son apparition et de son épanouissement, celles qui ont permis la cristallisation de cette atmosphère mystique autour de la personne du vainqueur des campagnes d'Italie. Tout cela est en relation étroite avec ce phénomène moderne qu'est le *dynamisme des foules*, décrit déjà par tant de sociologues ; or, ce qui met en mouvement les foules et ce qui finit par les jeter dans les bras d'un chef qu'elles divinisent, c'est un état de désespoir social, créé par de grandes crises économiques ou militaires à caractère révolutionnaire, avec leur cortège de violences et de misères. Bonaparte, couvert de l'immense prestige que lui donnaient ses étonnantes victoires, surgit dans le désarroi et les coups de force où se débattait le Directoire, au milieu d'une France ruinée. L'extraordinaire autorité personnelle dont il jouissait auprès de ses pairs comme de ses supérieurs, l'ascendant magnétique qu'il exerçait sur les foules firent le reste ; la dictature avec ses moyens

terrifiants, formidable concentration du pouvoir politique aux mains d'un seul, ubiquité policière, censure de la presse, exaltation du chauvinisme, éleva l'empereur au niveau des dieux... C'est de ce prodigieux concours de circonstances exceptionnelles et anormales que va naître cette légende napoléonienne qui hantera, dans la suite, l'imagination de tous les ambitieux de l'armée ou de la politique ; c'est une divinisation du génie, un *culte du surhomme* reposant à la fois sur une violence illimitée et sur un prestige mystique. Ne point payer ses impôts devenait un péché mortel, car les contrevenants à ce quatrième commandement encouraient la damnation éternelle. M^{me} de Staël ne gémissait-elle point de ce mépris profond qu'éprouvait Bonaparte « pour toutes les richesses intellectuelles de la nature humaine : vertu, dignité de l'âme, religion, enthousiasme... », lui qui voulait « réduire l'homme à la force et à la ruse » et désignait « tout le reste sous le nom de bêtise et de folie » ? On ne saurait refuser une certaine pénétration psychologique au jugement de cette femme intelligente, si partial fût-il.

Cette épopée napoléonienne, éphémère, douloureuse et grandiose, laissa la France trop meurtrie pour que la divinisation de Napoléon dépassât l'horizon limité de sa légende personnelle qu'abrite aujourd'hui encore le dôme des Invalides ; elle reste au niveau du surhomme nietzschéen, elle est née d'une mobilisation révolutionnaire des forces mystiques issues de la foule même, voilà ce qui en fait l'intérêt et ce par quoi elle annonce les phénomènes contemporains.

Et pourtant, sitôt après Waterloo, le processus de rationalisation commencé au XVIII^e siècle reprend avec une vigueur extraordinaire au XIX^e siècle ; les rois perdent leur auréole divine, sauf les czars de la Russie présoviétique et les mikados du Japon, sortes de blocs erratiques dans un monde qui se constitutionnalise, se républicanise et se rationalise. Bismarck lui-même ne songea point — et c'est beaucoup dire — à revendiquer des honneurs divins ; il se contenta de la protection que lui accordait le christianisme officiel d'Allemagne. Une exception toutefois, notable et saisissante celle-là, à savoir les illustres prétentions de Guillaume II à la divinisation. Qu'on me permette de citer quelques lignes d'un document vraiment typique, les pages fameuses et prophétiques rédigées en 1891 par le consul général du Portugal à Berlin, intégralement reproduites par le *Times* en 1914 et dont Wickham Steed donne le texte dans ses *Mémoires* ⁽¹⁾. L'auteur

(1) T. I, p. 17.

décrit en ces termes d'une ironie cruelle la manière théâtrale de ce dilettante à la débordante activité :

« Nous possédons en lui », écrit-il, « en ce siècle philosophique, un homme, un mortel qui, plus que tout autre expert, prophète ou saint, se réclame et paraît être l'allié et l'intime ami de Dieu. Le monde n'a jamais vu, depuis les jours de Moïse sur le mont Sinaï, une pareille intimité, une telle union entre la créature et le Créateur... Il est le préféré de Dieu, il confère avec Dieu dans le buisson ardent du « Schloss » berlinois et, à l'instigation de Dieu, il mène son peuple vers les joies de Canaan. Il n'est jamais las de proclamer quotidiennement et bruyamment, afin que nul n'en ignore et par ignorance n'y contrevienne, sa parenté spirituelle et temporelle avec Dieu, qui le rend lui-même aussi infailible et partant irrésistible... Il est si pénétré de la certitude, de l'habitude de cette alliance, qu'il parle de Dieu en termes de la plus grande égalité... Récemment, en haranguant parmi des flots de champagne ses vassaux de Brandebourg, il l'a désigné familièrement sous le nom de « mon vieil allié »... Nous avons donc ici Guillaume et Dieu sous forme d'une société anonyme administrant l'univers. Petit à petit, peut-être, Dieu disparaîtra-t-il de l'enseignement, simple associé de second plan qui ne serait entré dans l'affaire qu'avec un capital de Lumière, Terre et Humanité et qui, paisible en son infinité, ne travaille pas, mais laisse à Guillaume l'administration de cette vaste affaire terrestre. Alors nous n'aurons plus que Guillaume et C^{ie} ; Guillaume, armé de pleins pouvoirs, dirigera toutes entreprises humaines ; « Compagnie » sera la forme vague, condescendante, sous laquelle Guillaume II désignera l'être suprême. »

V

Or, en 1918, le rêve wilhelmien s'effondra au dur réveil de la défaite, tous les trônes chancelèrent et s'écroulèrent, quelques-uns seulement survécurent ; d'autres connaîtront peut-être une renaissance passagère, mais la monarchie classique n'est plus qu'une survivance, l'écho d'un passé révolu. Il semblait donc que le processus de rationalisation l'eût définitivement emporté, en ce qui concerne toutefois la question qui nous occupe ; et pourtant ce même principe de divinisation va ressurgir sous la forme qu'il avait prise dans l'épopée napoléonienne : la mystique se venge de la raison flagellée

et obscurcie. Nous n'esquisserons que deux cas, le mysticisme du *Duce* italien et celui du *Führer* germanique, et cela sous la forme d'un parallèle.

Allemagne et Italie, deux états de fraîche date, nés à l'ombre de deux monarchies d'origine récente. Ces deux monarchies, celle du Piémont et celle de la Prusse, tard venues l'une et l'autre, ont réalisé l'unité étatique en s'appuyant à la fois sur l'unité linguistique et sur les nécessités de centralisation économique. Elles datent l'une et l'autre de 1870, ce qui fait trois générations à peu près jusqu'à présent ; l'une et l'autre furent constituées par deux grands hommes d'Etat, Bismarck et Cavour, assez supérieurs et assez dévoués à leur monarque pour réussir. Chacun des deux états, une fois créé, voit surgir les mêmes problèmes démographiques : accroissement énorme de la population, menace de prolétarisation des classes moyennes au début du XX^e siècle, émigration, crainte croissante d'un socialisme anarchique en Italie, plus discipliné et étatisé en Allemagne. Ils connaissent des problèmes économiques analogues : insuffisance de ressources agricoles des deux côtés, croissance industrielle qui exaspère la faim des débouchés, même effort, disproportionné aux ressources naturelles et financières, pour créer une vaste armature militaire... Et, des deux côtés, une bourgeoisie d'affaires que soutient le pouvoir essaie de réaliser un système hybride de gouvernement, une sorte de compromis entre les traditions monarchiques d'une part et les aspirations démocratiques d'autre part, de nature plus économique que politique et spirituelle dans les masses.

Des différences, il y en a, énormes sans doute : une Allemagne beaucoup plus puissante et surtout plus riche que l'Italie. L'anarchie gouvernementale, identique dans ses effets, n'est pas de même forme : en Allemagne, c'est le conflit entre la monarchie administrative prussienne et un parlement impuissant, compromis bismarckien aux bases fragiles. En Italie, le conflit entre le Vatican et l'Italie officielle, partagée à son tour entre le dualisme des camarillas parlementaires et de la couronne, s'aggrave de l'hostilité des masses italiennes contre l'Etat, conçu comme un « étranger ». En un mot, l'unité politique est faite, non l'unité morale : les particularismes innombrables, les querelles de partis déséquilibrés menacent le fonctionnement même de la machine étatique ; on entend, à la veille de la guerre, de sourds craquements, annonciateurs des catastrophes d'après-guerre.

Dans les deux pays le même nationalisme, essoufflé et conquérant,

rêvant d'impérialisme, greffant sur d'antiques souvenirs de nouvelles prétentions, nationalisme d'autant plus véhément que les tendances à la dissociation et à la lutte des partis ou des classes y sont plus actives et plus naturellement désorganisatrices.

Puis vint l'épreuve terrible de la guerre, où l'un et l'autre peuple risquèrent jusqu'à leur existence nationale ; en Allemagne, la défaite, niée des lèvres avec d'autant plus d'acharnement que le cœur l'éprouve avec plus d'amertume ; en Italie, la terrible désillusion, le sentiment qu'ont les masses d'avoir été dupées ; les uns sombrent dans la défaite, l'inflation et le chaos économique, tandis que les autres s'enlisent dans une victoire de misère et d'apparat. Vincenzo Morello écrivait de l'Italie en 1920 : « La grande vérité, la voici : notre guerre nationale fut faite dans une atmosphère de guerre civile... La guerre dissipa l'illusion de l'équilibre que cinquante années de vie unitaire avaient, en apparence, créé dans nos esprits »⁽¹⁾.

On se souvient encore qu'en Italie le socialisme tourna au communisme et se perdit dans un débordement de haines et de violences contre tout ce qui suggérait l'amer souvenir de la guerre : les profiteurs de guerre et les militaires. La revue socialiste, la *Critica sociale*, déclare en avril 1921 que « le prolétariat identifia la guerre avec ceux qui l'avaient faite, transporta et vengea sur les militaires, les officiers, sur l'uniforme, sur tout ce qui rappelait la guerre, son aversion pour celle-ci... Il commit des erreurs psychologiques énormes ». On se souvient de l'épisode final, de l'occupation des usines qui dura vingt jours, en septembre 1920. Sur ce point la vérité historique doit être rétablie : ce n'est point le fascisme qui y mit fin, mais ce sont les syndicats eux-mêmes qui, après un referendum célèbre, durent enregistrer l'effondrement de leur tentative. Jusqu'alors c'est Giolitti, usant de sa méthode, si efficace pendant des années, de l'usure des forces contraires, qui est le vrai triomphateur.

Or — c'est là ce qu'il importe de relever avec force — c'est ce chaos intérieur que l'État devenu impopulaire ne peut plus maîtriser et le lamentable échec du communisme s'avouant vaincu, c'est ce désespoir social et politique qui suscita le triomphe du fascisme, fascisme organisé, inspiré, conduit par un syndicaliste, un ancien maître d'école, en rupture de ban avec l'État officiel comme avec le socialisme, un « self made man », Benito Mussolini. Tout le monde connaît sa merveilleuse aventure et son prodigieux succès, succès dû sans

(1) Cité par MASSOUL, *La leçon de Mussolini*, Paris, 1934, p. 23.

doute aux qualités hors pair de ce meneur d'hommes, de cet élève du socialisme, mais succès incompréhensible sans le désespoir des classes moyennes, sans l'échec total du socialisme et sans l'affaissement complet des classes dirigeantes épouvantées des orgies communistes. Voilà l'atmosphère qui explique le succès du fascisme et de son chef.

Mussolini est un produit du syndicalisme révolutionnaire et un fils spirituel de ses auteurs favoris, Nietzsche, Georges Sorel et Machiavel ; c'est un civil, non un général comme Bonaparte.

Or aussitôt va commencer le processus de divinisation. Les documents sont nombreux ; j'en choisis un, particulièrement significatif, d'un jeune écrivain fasciste, Antonio Aniante, paru dans *l'Europe nouvelle* du 16 septembre 1933. C'est la jeunesse italienne qui va diviniser son chef ; elle a un culte à entretenir, celui de la religion fasciste, et un mythe à adorer, celui de Mussolini, déclare Aniante. Le jeune fasciste reste en Italie, car il doit apprendre à connaître la grande machine qu'est une nation « dont les secrets de perfection résident dans le montage impeccable des pièces de rechange » ; il déteste sortir du rang et voyager, car il « perd involontairement le sens exact de la discipline ». Est-ce un signe de force ? j'en doute, soit dit en passant, puisqu'il suffit d'un séjour à l'étranger pour « rejoindre » l'apostasie sans s'en rendre compte, suivant Aniante. La liberté individuelle perdue se reconquiert sur le plan d'une civilisation italienne fière de soi ; la jeunesse veut se régénérer, elle redoute la débâcle de l'Occident. Notons bien cet arrière-fond d'insécurité et de peur qui la domine, presque à son insu. Et c'est alors qu'éclate cet aveu saisissant : le peuple italien « doit se créer un autel, reconquérir une foi et c'est... le sens recouvré du divin qui retrempe un peuple, le sens de la patrie comme concept de divinité et du représentant de celle-ci comme chef sacré ». Ce qui domine, c'est donc la dévotion envers le chef suprême, dévotion si grande « que nos idées paraissent en regard des siennes petites, minuscules ». Ils sont donc là, à la façon du chœur dans les tragédies antiques, afin de recueillir et d'« amplifier pour les foules » le message divin, la révélation du chef.

Mais Mussolini, quoique héros ou demi-dieu, est mortel : qu'advient-il à sa mort ? L'avenir politique italien reposera, riposte Aniante, « sur le souvenir d'un seul homme » ; lui disparu, les jeunes travailleront « anonymement et religieusement, aucun d'eux n'osant occuper le poste qui sera laissé vacant non par l'esprit, mais seule-

ment par la matière... Mussolini ne fera plus partie des vivants, mais le dogme restera pour lui, en chair et en os, le dogme mussolinien qui sera le chef authentique du pays ».

Nous avons donc là un processus presque complet de divinisation : l'autel, le culte, les rites, le révélateur et le rédempteur, l'apothéose pour finir. Et pourtant il ne faudrait pas se laisser éblouir par cette passion mystique. L'Italien a toujours recherché les superlatifs et les aime, malgré les leçons de sobriété qu'il reçoit du *Duce* ; puis, dans ce culte lui-même il y a quelque chose d'inquiet : tout cela se développe sur un fond d'angoisse et d'incertitude. La logique de la situation serait donc la rivalité entre le culte mussolinien et celui que représente le chef de la chrétienté romaine au Vatican, l'un devant écraser l'autre ; mais il n'en est rien. Et c'est précisément ce qui fait le génie de Mussolini, que d'avoir su capter cette admiration mystique que lui voue une partie au moins du peuple italien, sans porter atteinte aux grandes traditions nationales : le catholicisme et la royauté.

Et maintenant, passons à l'Allemagne d'après-guerre. Qu'est-il donc, ce peuple mystérieux ? Voici la formule actuellement la plus exacte de sa composition démographique ; je l'emprunte à M. Vermeil : « Une couche supérieure d'un demi-million, fortunée encore, mais gravement menacée par la crise, environ vingt millions de gens dont on peut dire qu'ils ont une situation moyenne, encore que très modeste pour la plupart d'entre eux, enfin quarante millions de prolétaires ou de gens prolétarisés. Tous les statisticiens sérieux admettent que le prolétariat allemand représente au moins les deux tiers de la population. En d'autres termes, si le chômage a gangrené terriblement le prolétariat, la prolétarisation a gangrené plus encore les classes moyennes, tandis qu'une partie de la couche supérieure est tombée dans une situation voisine de la moyenne. Telle est la descente en cascade qui s'est produite sous le régime weimarien »⁽¹⁾. Comment en sont-ils venus là ? D'abord le premier responsable, ce grand patronat féodal et autoritaire, follement ambitieux, « qui a imprudemment créé un mécanisme dont on peut dire que, tournant sur lui-même avec une vitesse toujours accélérée, il a entraîné toutes les classes dans son dynamisme mortel »⁽²⁾. Ensuite, l'incapacité vaniteuse de l'État wilhelmien aussi bien administré que mal gouverné.

(1) E. VERMEIL, *L'Allemagne du Congrès de Vienne à la révolution hitlérienne*, Paris, 1934, p. 160. — (2) *Ibid.*, p. 156.

Et, dans cet état de saturation et de tension malsaines, la folie du déclenchement de la guerre par l'Allemagne, l'isolement de plus en plus grand, le blocus et ses privations, les lendemains communistes de la défaite, l'inflation, catastrophe plus terrible et niveleuse que les précédentes, l'artificiel redressement de 1924 à 1928 sur les flots malsains du crédit anglo-américain, la chute verticale qui l'a suivi de 1929 à 1932. Ajoutez à cela une mentalité devenue au plus haut point vulnérable : peuple contraint à se diriger en pleine défaite, lui l'éternel « conduit », qui n'arrive pas à la dignité du self-government ; peuple affolé, dépourvu de sens critique, apte à digérer les idéologies les plus « rocambolesques » ; opinion publique cherchant des victimes expiatoires sur lesquelles se venger de tout ce qu'elle a souffert. Mais voici que surgit la magie synthétique de l'antisémitisme qui met en mouvement vers un but unique ces foules désespérées et exaspérées. Hitler avec son état-major se dresse, tribun populaire d'origine autrichienne, étranger aux clans germaniques, d'une éloquence de marteau-pilon qui confine à la démence, galvanisant la foule, mettant à profit toute l'expérience italienne, assurant au peuple qu'il sera gouverné et conduit vers de gras pâturages d'où tout Juif sera exclu, proclamant la pureté de la « race » germanique, formule populaire du pangermanisme. Et tandis qu'il séduit les foules, les « Obrigkeiten » se disent que leur heure va sonner ; elles le laissent assez patauger pour lui donner le sentiment qu'il n'est point maître absolu. Un beau jour, le délégué des hobereaux, M. von Papen, ouvre à l'état-major des chemises brunes les portes du pouvoir absolu.

Et alors il advient qu'à la mort de Hindenbourg le dieu Hitler, que beaucoup d'Allemands adorent plus encore que l'Allemagne, se dresse au sommet de la pyramide gigantesque, unissant dans sa personne tout le pouvoir du chancelier bismarckien et tout le prestige de la présidence d'Empire ; à son tour, l'Allemagne s'unifie sous le poing impitoyable de sa majesté l'Etat. Et c'est une pauvre jeunesse désespérée, sans avenir, sans espoir, trouvant dans la cellule hitlérienne un abri qu'elle croit sûr, qui a porté sur ses flots d'enthousiasme le dieu triomphant. Or le drame continue : nous n'avons point à l'analyser ici. Qu'on me permette de conclure par ces mots, qui terminent la pénétrante *Histoire du national-socialisme* de Conrad Heiden⁽¹⁾ : « De même que les géants de glace et les serpents de Midgard regardent, terribles, à travers les brumes du Nord, ainsi les mitrailleuses

(1) Traduit en français par A. PIERHAL, Paris, 1934, p. 385.

françaises et les canons des vaisseaux anglais sont apparus, à travers le brouillard de gaz de la guerre mondiale, comme les tentacules de la pieuvre juive. C'est pour abattre ces tentacules que le nazisme a construit une machine de guerre qui continue la guerre mondiale sur le front intérieur. Ici le *génie somnambulique* des Allemands a trouvé enfin le champ de bataille où les démons lui sont apparus sans masque, et non plus habillés d'uniformes alliés. Ici tout a pris la forme que voulait bien lui donner son *imagination débridée*... L'âme allemande a fui la lumière brutale d'une destinée trop cruelle, dans l'ombre bienfaisante d'une merveilleuse légende héroïque ».

C'est bien cela, une sorte de crise extrême et pathologique de mysticisme effréné, écrasant brutalement toutes les forces rationnelles, toutes les tendances religieuses traditionnelles... Et tout en haut, dans la gloire brutale et tragique de cette extase enivrée, trône un dieu qui tient à la fois de Wotan et de Moïse sur le mont Sinai : *der Reichspräsident* Adolf Hitler.

VI

J'en arrive à ma conclusion ; pour en marquer la portée, il fallait broser la fresque que j'ai essayé de faire, dans une perspective historique et sociologique. J'ai tenté de m'élever sur un sommet d'où l'on pût embrasser à l'aise l'immense paysage historique que représentent les mysticismes politiques et la divinisation du chef ; or tous les sommets sont rudes à gravir et exigent de ceux qui s'y essaient qu'ils aient le souffle long.

La courbe d'évolution du phénomène m'apparaît très nette ; je vais l'esquisser en quelques mots. Aux origines de l'organisation étatique et aux confins proto-historiques de notre civilisation, le roi est un dieu au sens le plus fort du mot ; le phénomène est universel et n'admet pas, que je sache, d'exception notable ou notoire. Puis les puissances mystiques rentrent dans l'ombre, au cours du développement de l'Etat-cité en Occident ; lorsque celui-ci aboutit aux formes hellénistiques ou romaines de l'empire méditerranéen, l'Orient envoûte l'Occident et la divinité reparait sous forme impériale. Au cours du moyen âge, la divinité du chef recule ; elle se fixera momentanément, au XVII^e siècle, sous la forme, très affaiblie relativement à l'apogée memphite, du droit divin des rois, credo des monarchies absolues modernes. Dans l'époque contemporaine, le phénomène

est en régression rapide, puis reparaît sous la forme volcanique et éruptive des dictatures d'origine révolutionnaire et populaire : c'est le démon des foules qui parle en elles, démon issu d'une crise de désespoir économique et social. Aux dieux succèdent les surhommes, aux rois des conducteurs, *Duce* ou *Führer*, nouveaux Moïses conduisant certains peuples à travers les tourmentes sociales et économiques. Le phénomène prend nettement la forme de l'exceptionnel et de l'anormal ; il choque autant la raison du philosophe et du savant que la foi du croyant, alors qu'il semble parfaitement normal aux origines.

D'où provient donc ce contraste frappant entre les origines lointaines et la vie contemporaine ? Des immenses progrès de la culture, de la technique, des sciences ? Oui, sans doute, mais une mystique est quelque chose d'autre, de propre et de « sui generis ». Dans toute vie sociale, il y a du mystique et du rationnel ; les deux forces se tiennent en équilibre. D'où vient que dans les actuels déséquilibres le mysticisme sonne faux, que même en Allemagne tous les chrétiens véritables, catholiques ou protestants, s'y refusent et résistent à son emprise de toutes leurs forces ?

L'aspect purement politique de ces mystiques, sur lequel il ne faut point s'hypnotiser du reste, se résume tout entier dans le processus, si souvent décrit par les sociologues, de la reconstitution violente de l'Etat. Celui-ci ne peut gouverner qu'à la condition d'être obéi ; l'obéissance résulte soit d'un consentement tacite, soit des moyens de contrainte qui inspirent la crainte. La révolution détruisant le premier levier ne peut s'appuyer que sur la crainte. Or la mystique collective fournit l'atmosphère d'enthousiasme qui supplée au défaut de consentement. En effet, elle exalte ce qu'il y a dans l'homme de plus irrationnel et de plus instinctif, elle paralyse l'esprit critique et les freins rationnels, elle crée une sorte de brume passionnelle très favorable à la fois au pouvoir d'une minorité décidée et aux explosions de violence. C'est par ce dernier côté de sa nature que l'« homo sapiens » s'apparente aux grands singes anthropoïdes et redevient, suivant le mot profond de Taine, « un monstre lubrique et sanguinaire »... Laissons tomber sur ces bas-fonds de la nature humaine un voile de deuil et de pudeur.

C'est par l'aspect spécifiquement religieux du problème que nous voulons conclure. Il fut un temps où la religion était locale, plus tard elle devint nationale ; il y avait presque autant de divinités que de sanctuaires ou de peuples. Mais les grandes religions missionnaires

sont nées ; la seule qui compte au regard de la civilisation blanche, c'est celle qui se réclame du Christ. M. F. Lot, parlant de la conversion de Constantin, n'hésite pas à dire : « C'est à lui qu'est dû le triomphe du christianisme qui, en bouleversant la psychologie des hommes, a creusé un abîme entre nous et l'antiquité. Depuis l'adoption du christianisme nous vivons sur un autre plan »⁽¹⁾. Cournot, ce grand méconnu de la philosophie moderne, déclarait déjà : « Quoi qu'il en soit et de quelque manière qu'ait été façonné le monde moderne, on peut être assuré qu'il ne quittera pas le christianisme pour telle autre des religions établies. Il n'est pas non plus permis de croire que l'on pourra, en pleine civilisation moderne, fabriquer de toutes pièces une religion nouvelle »⁽²⁾. Peut-on créer une religion nouvelle ? Toute la question est bien là, telle que la posent les mystiques actuelles. Je crois, avec Cournot, « qu'au point où en sont les choses il n'y a plus lieu de distinguer entre la cause de la religion et la cause du christianisme : il faut se soumettre à l'un ou se passer de l'autre ». Les Soviets tendent à le confirmer, car ils visent à détruire toute sorte de religion quelle qu'elle soit, sans avoir l'air de se douter que leur mystique de classe est une pseudo-religion.

Ces mystiques ont-elles des chances sérieuses de tuer la foi chrétienne ? Nous en doutons, car nous ne voyons guère comment elles pourraient résister à la terrible épreuve du temps. Qu'advient-il quand ce mysticisme retombera sur lui-même et qu'il faudra rentrer dans le tran-tran et la grisaille de la vie coutumière, se poser à nouveau les terribles questions de la vie, de la vérité, de l'éternité et de la mort ? Ces messies nouveaux ne perdront-ils pas leur auréole ? Ne l'ont-ils pas déjà perdue ? Sait-on vraiment ce qui se passe dans le secret de ces millions de cœurs, condamnés au silence par la peur du délateur et l'angoisse du pain quotidien ?

Il y a deux ans environ, j'écrivais les lignes que voici : « L'ancien médiateur, c'était un obscur crucifié sur le Golgotha, un pauvre Israélite calomnié et portant le fardeau de la souffrance cosmique dans le lugubre mystère du péché et l'éclat de sa sainteté, fils de charpentier, mais descendant du roi David, à l'existence auréolée de mystère et de légende. Les nouveaux médiateurs, ce sont des contemporains dont on multiplie les photographies à l'envi : un fils d'instituteur, roule-ta-bille avant d'être promu au rang d'idole ; un barine à la

(1) F. LOT, *La fin du monde antique et le début du moyen âge*, p. 44. — (2) COURNOT, *Matérialisme, vitalisme, rationalisme*, Paris, 1923, p. 153.

tête tartare, dormant au Kremlin dans son cercueil de verre ; un ancien peintre en bâtiment à la voix tonitruante et aux gestes théâtraux ». Ces lignes, traduites en allemand, ont valu à leur auteur de passer sur la « liste noire » des racistes de Cologne avec la mention « sehr gefährlich », alors qu'une critique du national-socialisme dans la même revue passait inaperçue ⁽¹⁾. N'est-ce point le symptôme d'une crainte légitime, à la seule pensée de voir s'épanouir à nouveau, dans un nouvel élan qui commence à se dessiner partout, même en Russie, la religion de la croix ? Pour vaincre un mysticisme qui a déjà traversé dix-neuf siècles, qui a connu bien des éclipses et bien des renaissances, il faudrait au moins une certaine supériorité qualitative. Or, tout ce que la tradition nous rapporte de la vie du Christ est littéralement le contre-pied de ces mystiques modernes. Un passage des évangiles est typique à cet égard, celui qui ouvre la carrière prophétique de Jésus, le récit de la tentation, dans sa dernière partie surtout, où le diable transporte Jésus sur une haute montagne et lui montre tous les royaumes du monde et leur gloire. Pour la conquête de cet empire, le diable demande que le prétendant à l'hégémonie terrestre l'adore et se prosterne devant lui. Transposez cela du récit biblique dans la réalité moderne ; ces messies ne peuvent régner qu'à la condition de pactiser avec les instincts les plus primitifs et sauvages de la race humaine, dont on ne saurait nier le caractère satanique, à voir leurs effets de torture et de massacre, de haine et de défiance. Or Jésus répondit : « Retire-toi de moi, Satan ! Car il est écrit : tu adoreras le Seigneur ton Dieu et tu le serviras lui seul » (Mat. iv, 10). Et, lorsque la carrière de Jésus le ramène à la ville royale, songez à cette entrée triomphale que lui réserve le peuple, croyant voir en lui le Messie qui délivrerait Israël ; Jésus ne s'y refuse pas, mais il a choisi comme monture « un ânon » : étrange entrée triomphale que celle d'un roi assis sur le petit d'une ânesse, lorsqu'on songe à la gloire des empereurs romains sur leur quadriges à quatre chevaux blancs ! Ensuite Jésus attaque le bastion de la théocratie juive, le Temple lui-même, et son premier acte consiste à coaliser contre lui tous les robustes intérêts des marchands et des prêtres, à signer en quelque sorte sa propre condamnation à mort ; ne leur lance-t-il pas en plein visage : « Ma maison sera appelée une maison de prière. Mais vous en faites une caverne de voleurs » (Mat. xxi, 13) ? Et plus tard, lorsqu'on essaie de le perdre en le compromettant aux yeux de la foule,

(1) *Schweizerische Rundschau*, Januarheft, 1934, n° 10.

à propos du tribut dû à César, il répond par un mot fameux, qui résume toute l'inspiration chrétienne sur ce point spécial : « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu ». Enfin, lorsque le complot a réussi, le « roi » subit la torture des infâmes et des esclaves, la crucifixion, avec l'ironique inscription, résumée dans les quatre lettres fameuses : INRI. Et l'apothéose finale instaure la royauté de l'esprit dans la défaite de la chair.

Qu'y a-t-il de commun entre le Christ et ces nouveaux messies ? Rien que des oppositions. L'Eglise même, issue de la prédication apostolique, était si peu préparée à régner que son triomphe sous Constantin l'a laissée complètement désemparée et moralement diminuée. M. Lot écrit avec profondeur : « En dépit de tous ses efforts, l'Eglise ne parviendra pas à dominer l'Etat. La raison profonde, c'est que l'Eglise chrétienne n'avait pas été constituée pour la vie d'ici-bas. Elle n'apportait à la société aucun concept juridique ou social »⁽¹⁾. Voyez en cela la différence profonde avec l'Islam, issu pourtant du même tronc sémitique.

Comme il s'agit de mystique, c'est-à-dire de l'inspiration et de l'élan créateur lui-même, on ne saurait arguer contre elle des innombrables fautes des chrétiens, car la mystique de Jésus domine l'Eglise elle-même : toute son histoire en fournit des preuves accablantes, à commencer par la prédication de saint François d'Assise au XIII^e siècle, à continuer par la Réforme protestante du XVI^e siècle.

Le christianisme a non seulement modifié la psychologie de l'homme antique, il a bouleversé ses conceptions sociales ; à la société exclusivement nationale, repliée sur elle-même, s'adorant dans son chef visible, il a substitué l'idée d'une *société double*, d'une part la société politique qui réunit et organise les hommes en vertu même des nécessités de la division du travail, d'autre part celle qui par l'assimilation des esprits se superpose à la précédente et l'achève. Cette idée maîtresse se retrouve dans toute la spéculation moderne comme une sorte de courant souterrain, chez Leibniz, Malebranche et Kant hier, chez Bergson aujourd'hui, pour ne citer que les sommets de la pensée humaine. Or les mystiques modernes, la soviétique et l'hitlérienne surtout, le fascisme à un degré certainement moindre, tendent à substituer à ce « dimorphisme » social un monisme total, qui vise à la conquête militaire et à l'hégémonie ; elles éliminent Dieu de la vie

(1) F. Lot, *La fin du monde antique*, p. 61.

des sociétés au profit d'un Etat tout-puissant et déifié à la façon de l'Égypte et de Babylone.

Puis cette mystique élimine purement et simplement toute la vie de l'âme, comme les productions les plus hautes de l'art humain ; dorénavant l'âme se dissout dans la race et la chair. Je ne puis m'empêcher de songer à la prodigieuse floraison d'art qu'a suscitée le mysticisme chrétien. Les grands peintres ne tentent de retracer la tête du Christ que dans la maturité de leur génie : les pèlerins d'Emmaüs de Rembrandt, la Cène de Vinci, sa merveilleuse figure du « Redentore » et surtout cette tête poignante du Christ mort, sur l'épaule duquel Marie appuie sa détresse, la *Pieta* de Giovanni Bellini à la Brera de Milan : oh ! ces yeux clos, ces yeux qui vous poursuivent de leurs reproches ! Et dans la musique ou la sculpture, dans l'architecture, que de choses ne conviendrait-il pas d'évoquer !

Il me semble entendre résonner l'écho lointain du *Mystère de Jésus* que Pascal a gravé de son burin de maître dans l'airain des *Pensées* :

« Console-toi, tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais trouvé. Je pensais à toi dans mon agonie, j'ai versé telle goutte de sang pour toi. »

Tout cela, n'est-ce point la mystique par excellence ? mystique qui préserve le philosophe de la désespérance — soit dit en passant — lorsqu'il assiste impuissant à la renaissance de certains dogmatismes qui tentent à nouveau le salut par l'assimilation d'orgueilleuses formules verbales et qui préparent le retour de ces éternels et stériles ergotages entre orthodoxes et hérétiques, dont notre jeunesse connut déjà la nausée (1).

Que reste-t-il, religieusement parlant, de ces mystiques frelatées, conçues à la façon des « cocktails » américains ? Ce ne sont que pseudo-religions — « made in Germany » pourrait-on dire actuellement — à l'usage de ceux qui ont perdu jusqu'au sens même le plus élémentaire de la grande tradition du divin, laquelle trouve dans le génie du Christ son insurpassable expression. Il ne s'agit, pour tout résumer en quelques mots, que d'un *polythéisme* dont la renaissance même ne saurait être qu'une dégénérescence, à moins de soutenir la curieuse gageure de l'équivalence entre l'homme des cavernes et celui

(1) Nous ne visons point ici l'admirable attitude des chrétiens évangéliques d'Allemagne, luttant âprement aux côtés de Karl Barth contre la sinistre *Gläubensbewegung* de Rosenberg et consorts, mais bien celle de zélateurs qui n'empruntent au « barthisme » que son étroitesse et ne sont pas, eux, sous la menace de la persécution qui excuse certaines outrances.

qu'ont vivifié des millénaires de vie spirituelle et de civilisation progressive, gageure dont ceux-là mêmes qui la soutiennent ne réalisent pas la signification concrète. Cette renaissance polythéiste s'opère à l'ombre d'une redoutable hypertrophie nationaliste. Enfin et surtout, ces mystiques ne peuvent s'épanouir qu'au soleil des dictatures qui les utilisent en vue de s'assurer le triomphe d'ambitions démesurément terrestres. Entre dictatures et mystiques, il y a échange de bons procédés : ces mystiques sont aux dictatures ce qu'était Méphisto au docteur Faust, un suppôt de Satan et un inspirateur démoniaque.

En échange de leurs services, les dictatures fournissent à ces mystiques suspectes les moyens matériels puissants qu'offre notre époque pour faire taire ceux qui s'inscrivent en faux contre elles et pour plonger, par un journalisme de commande, les cerveaux et les cœurs dans la nuit des prétendues rédemptions officielles ! Car elles ne supporteraient pas longtemps sans s'anémier et dépérir la concurrence d'un mysticisme authentique et sain, ni le contact de la sincérité intellectuelle véritable. A l'« Ave Cæsar, morituri te salutant », que ces mystiques paganisantes pourraient emprunter aux gladiateurs antiques et qui leur siérait à merveille, le mysticisme chrétien oppose son classique « Ave crux, spes unica », symbole d'espérance et de rédemption.

Jean DE LA HARPE.

